HAL
open science

L'escarboucle de Saint-Denis, le Roi de France et l'Empereur des Espagnes

Georges Martin

To cite this version:

Georges Martin. L'escarboucle de Saint-Denis, le Roi de France et l'Empereur des Espagnes. Claude GAUVARD. Saint-Denis et la royauté. En l'honneur de Bernard Guenée, Publ. de la Sorbonne, pp.439-462, 1999. halshs-00115813

HAL Id: halshs-00115813

https://shs.hal.science/halshs-00115813v1

Submitted on 23 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ESCARBOUCLE DE SAINT-DENIS, LE ROI DE FRANCE ET L'EMPEREUR DES ESPAGNES.

Références de la publication originale : “L'escarboucle de Saint-Denis, le roi de France et l'empereur des Espagnes”, *in* : *Saint-Denis et la royauté. En l'honneur de Bernard Guenée*, Paris, 1999, p. 439-462.

Les allusions à l'abbaye de Saint-Denis ne foisonnent pas dans l'historiographie espagnole médiévale. A vrai dire, je n'en vois aucune, dans l'aire castillano-léonaise, avant les grandes *Histoires* du XIIIème siècle. Celle dont je vais traiter apparaît dans un récit qui, du reste, n'inscrit nullement Saint-Denis au coeur de son propos. L'abbaye, néanmoins, y est évoquée dans un réseau de significations toutes très intéressantes, aussi bien sous le rapport d'une histoire de l'historiographie -à travers les variations d'un même épisode, celle des grands clivages et des grandes évolutions de l'historiographie royale léonaise et castillane au XIIIème siècle- que sous celui de l'histoire politique -celle des relations hispano-françaises et, plus encore, celle de la construction idéale de la royauté en Castille. Heureux hasard : ce qui semblait un épisode très secondaire de l'histoire d'Espagne m'a conduit à réviser en profondeur l'appréciation en vigueur d'une oeuvre majeure, la version dite «amplifiée» de l'*Histoire d'Espagne*, ou *Première chronique générale,* ainsi que celle de la culture politique d'un règne, celui de Sanche IV de Castille.

1. Commençons par la fin. Une fin. La version la plus saisissante, la plus astucieuse de l'épisode. Nous nous occuperons ensuite d'en démêler les sources, et de suivre à rebours, depuis les origines, l'histoire d'une réécriture. L'oeuvre dont cette version est extraite appartient à la tradition historiographique alphonsine sans toutefois avoir été composée sous Alphonse X (1252-1284). Les observations de son auteur, ou, pour sans doute mieux dire, de ses auteurs, concernant le monde qui les entoure montrent qu'elle est en cours de rédaction en 1289, sous le règne du fils d'Alphonse, Sanche IV (1284-1295). Celui-ci avait succédé à son père dans une entreprise commencée en 1270. Cette année-là, dans la ligne d'une vieille tradition hispanique, Alphonse lançait simultanément[1] deux grands ouvrages: une histoire locale, l'*Histoire d'Espagne*; une histoire universelle, la *Grande et générale histoire*[2]. Toutes deux, et à tous égards, sont gouvernées par le double dessein, impérial et monarchique, d'Alphonse qui, candidat à la succession de Frédéric II et élu roi des Romains en 1257, venait d'élaborer pour son royaume, dans les années 1256-1265, la plus imposante codification juridique de la chrétienté médiévale après celle de Justinien: le *Livre du for des*

---

[1]On le sait désormais grâce aux travaux d'Inés Fernández-Ordóñez réunis dans *Las "Estorias" de Alfonso el Sabio*, Istmo, Madrid, 1992 (p. 71-95).

[2]Pour les éditions (des diverses versions) de l'*Histoire d'Espagne*, voir *infra* notes 6 et 7. L'édition de la *Générale histoire* est encore incomplète: García Solalinde (A.), *Alfonso el Sabio. General estoria (primera parte)*, 2 vol., J.A.E.I.C. (C.E.H.), 1930; du même *et alii*, *Alfonso el Sabio. General estoria (segunda parte)*, 2 vol., C.S.I.C., Madrid, 1957-1961; et récemment: Sánchez-Prieto (P.) et Horcajada Diezma (B.), *Alfonso el Sabio. General estoria (tercera parte. Libros de Salomón)*, Gredos, Madrid, 1994.

lois (ou peut-être le *Septénaire*), désigné depuis le XIVe siècle sous le titre de *Sept parties*[3].

L'ampleur du projet historiographique d'Alphonse, la fragmentation technique et la centralisation politique du travail mené dans ses ateliers, eurent pour conséquence l'inachèvement de la *Générale histoire*, comme, semble-t-il, de l'*Histoire d'Espagne*, et, quant à celle-ci, l'éclatement de l'oeuvre en plusieurs versions concurrentes[4]. Du fragment qui nous intéresse, et pour nous en tenir aux textes qui, par leur date de rédaction, restent les plus proches d'Alphonse X, la tradition manuscrite offre deux grandes versions. La première, conçue du vivant d'Alphonse, dans les années 1282-1284, figure dans une révision «critique» et une continuation de la première rédaction de l'oeuvre, dite «concise», interrompue, quant à elle, peu après 1270, avant que ses auteurs ne fussent parvenus à notre épisode[5]. La version «critique» de l'*Histoire d'Espagne*, dont le récit s'étend de la restauration pélagienne (*c*. 719) à la mort de Ferdinand II de León (1188), est connue, dans la recomposition tardive qui fit son succès, sous le titre de *Chronique de vingt rois*[6]. La seconde version, qui appartient à une rédaction de l'*Histoire* dite «rhétoriquement amplifiée»[7] est celle, écrite autour de 1289, que je place au début de mon parcours.

L'épisode se déroule sous le règne du roi de Castille et de León Alphonse VII (1126-1157). Celui-ci, se trouvant, à la suite des troubles politiques

---

[3]Sur la mise en place du chantier historiographique alphonsin, l'organisation des ateliers royaux et le soubassement idéologique des oeuvres: Martin (G.): *Les juges de Castille. Mentalités et discours historique dans l'Espagne médiévale*, Annexes des *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 6, Klincksieck, Paris, 1992, p. 317-327; «Le pouvoir historiographique (l'historien, le roi, le royaume. Le tournant alphonsin)» in *Histoires de l'Espagne médiévale (historiographie, geste, romancero)*, Annexes des *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 11, Klincksieck, Paris, 1996; du même, dir., *El modelo historiográfico alfonsí y sus destinos (siglos XIII-XV)*, Casa de Velázquez, Madrid (à paraître). Également, Fernández-Ordóñez (I.), *Las "Estorias"...* Édition des *Sept parties*: *Las Siete Partidas del rey don Alfonso el Sabio, cotejadas con varios códices antiguos por la Real Academia de la Historia*, 3 vol., Imprenta Real, 1807 (rééditions) ou (ce sera notre édition de référence) López (G.), *Las Siete Partidas*, Salamanque, 1555, fac-similé du Boletín Oficial del Estado, 3 t, 1974. Pour mesurer l'importance de l'oeuvre juridique d'Alphonse X dans l'Europe de son temps, Pérez Martín (A.), éd., *España y Europa, un pasado jurídico común*, Université de Murcie, 1986.

[4]Sur l'histoire et la tradition manuscrite, fort complexes, de ces versions: Catalán (D.), *De Alfonso X al conde de Barcelos. Cuatro estudios sobre el nacimiento de la historiografía romance en Castilla y Portugal*, Gredos, Madrid, 1962, ainsi que *La «Estoria de España» de Alfonso X. Creación y evolución*, Fundación Ramón Menéndez Pidal/Universidad Autónoma de Madrid, Madrid, 1992. On trouvera un résumé des conclusions de Catalán, en français, dans Martin (G.), *Les juges de Castille*.., p. 328-330.

[5] *Vid*. travaux de Catalán mentionnés en note 4, et notamment *La «Estoria de España»...*, p. 53-58.

[6]Inés Fernández Ordóñez a récemment identifié l'une à l'autre ces deux oeuvres, au moins jusqu'au règne de Ferdinand II de Léon (1157-1188): *Versión crítica de la Estoria de España*, Fundación Ramón Menéndez Pidal/Universidad Autónoma de Madrid, Madrid, 1993, p. 65-114 et 205-257. Dans ce même volume, édition partielle de la version «critique», du règne de Pélage, premier roi asturien (719-731), à Ordoño II de León (886-893). Édition de l'un des manuscrits de la *Chronique de vingt rois*: Alvar (M.) *et alii*, *Crónica de veinte reyes*, Excelentísimo Ayuntamiento de Burgos, 1991.

[7]Il s'agit de la version de l'*Histoire d'Espagne* éditée par Ramón Menéndez Pidal sous le titre de *Première chronique générale d'Espagne*: *Primera crónica general de España*, 2 t., Gredos, Madrid, 1955 (édition de référence, 1977). Sur l'appartenance de notre fragment à la version «amplifiée» de l'*Histoire*, Catalán (D.), *De Alfonso X...*, p. 70-76, 88-89,90 et 203.

provoqués par les activités puis par le testament d'Alphonse Ier d'Aragon, en position d'imposer sa tutelle féodale aux rois et aux princes environnants, s'était couronné «*Imperator totius Hispaniae*», à León, en 1135. Ce titre d'«empereur» fut aussitôt employé par le notariat royal. Il désigna de même Alphonse, dès son règne, dans l'historiographie et y devint, pour plusieurs siècles, comme son pseudonyme[8]. Notre récit confronte «l'empereur» au roi Louis VII de France, à qui Alphonse avait donné, en 1154, sa fille Élisabeth (ou Constance) en mariage après que Louis avait divorcé d'avec Aliénor d'Aquitaine. Je traduis:

978. Chapitre du prétexte de la venue du roi de France en Espagne

Alors que l'empereur connaissait tant de bonheurs contre les Maures et parmi ses chrétiens, avec deux fils rois devenus grands et très vaillants chevaliers qui le gardaient chaque jour quotidiennement, certains hommes mauvais et félons et de mauvais lieu, comme le dit l'archevêque, voulant mettre mal, discorde et désamour entre l'empereur Alphonse et Louis roi de France, médisaient à l'oreille de ce roi Louis, lui disant que sa femme la reine Élisabeth, l'empereur Alphonse ne l'avait pas eue de sa femme la reine, mais qu'il l'avait faite en une concubine, du reste non noble mais femme vile. Ces hommes mauvais et vils lui ayant tenu maintes fois ces propos, il en pesa au roi Louis et il les retourna dans sa tête, et il songea à éprouver la chose et à comment il pourrait le faire. Et il se mit alors en guise de roi pélerin pour venir et éprouver s'il en était ainsi. Et il s'apprêta en cette guise et s'en vint en Espagne comme pélerin, prétendant aller en pélerinage à Saint-Jacques et suivre le chemin que prennent les autres pélerins pour aller en pélerinage vers cet apôtre. L'empereur sut à l'avance cette venue du roi Louis de France et il convoqua tous ses riches hommes et sa très grande chevalerie et il leur dit comment venait le roi de France et qu'il allait en pélerinage à Saint-Jacques et qu'ils s'appareillassent tous très bien pour aller l'accueillir avec lui, car ils avaient tous grande obligation de le faire. Et eux s'appareillèrent tous très bien de plusieurs paires de draps très nobles, et de très bons chevaux et bien de saison, et de très bonnes mules. Et, comme le disent l'archevêque et les autres histoires qui s'accordent avec lui, le roi de Navarre était alors avec lui. Et tous se rassemblèrent à Burgos et ils partirent tous très bien appareillés à grand-merveille, chacun avec ses mules, très bonnes et très nombreuses et chargées de nombreuses et bonnes provisions, chacun les siennes, et ils partirent de cette façon accueillir Louis roi de France. Ici, l'archevêque dit que, lorsque le roi de France vit l'accueil que lui faisait le roi de Castille et qu'il vit tant de bons hommes et si honorables, qui sur un bon cheval, qui sur une bonne mule, et qu'il vit encore si grande chevalerie de jeunes chevaliers, tous bien faits et grands et appareillés pour bien faire, et les

---

[8]Pour la documentation, par exemple, les chartes réunies dans Garrido y Garrido (J. M.), *Documentación de la catedral de Burgos (804-1183)*, Fuentes medievales castellano-leonesas, Burgos, 1983, et Ocejo Gonzalo (I.), *Documentación del monasterio de San Salvador de Oña (1032-1284)*, Fuentes medievales castellano-leonesas, Burgos, 1983. Pour l'historiographie, cf. Sánchez Belda (L.), éd., *Chronica Adefonsi Imperatoris*, C.S.I.C., Madrid, 1950 (oeuvre écrite du vivant d'Alphonse VII); Cooper (L.), éd., *El «Liber regum»*, Saragosse, 1960 (oeuvre navarraise du dernier quart du XIIème siècle); et enfin les oeuvres latines et romanes du XIIIème siècle qui sont examinées ici.

autres apprêts si nombreux et si grands, l'archevêque dit que lorsque ce roi Louis vit tout cela, qu'il s'en émerveilla tellement qu'il ne savait où regarder et qu'à cette vue seulement il resta ébahi. Et se joignirent au roi Louis l'empereur Alphonse, son beau-père, et Sanche, roi de Castille, son fils, et le roi Ferdinand de León, son frère, tous deux frères d'Élisabeth, reine de France, et beaux-frères du roi Louis, ainsi que le roi de Navarre qui était là avec eux, et le primat de Tolède et les autres prélats qui étaient là avec eux, et des comtes et des riches hommes et tout le reste de la chevalerie; et accompagnant tous en cette guise le roi de France, ils entrèrent tous dans Burgos. Et lorsqu'ils se furent logés et que le roi Louis s'en fut voir l'impératrice Bérengère, sa belle-mère, s'il vit grandes merveilles avec l'empereur quand celui-ci vint l'accueillir avec force chevalerie et force prélats de sainte Église, comme nous l'avons dit, s'il en vit plus, il n'en vit pas moins chez l'impératrice, si grande noblesse de dames se trouvait avec cette impératrice, les unes reines, d'autres infantes filles de rois, d'autres comtesses, d'autres riches femmes, d'autres infançones, et bien d'autres encore si nombreuses qu'il serait impossible de les compter et toutes si bien atournées que les servantes semblaient des dames. Et le roi Louis comprit là très bien que les hommes félons qui lui avaient dit que la reine Élisabeth, sa femme, n'était pas fille de l'empereur et de l'impératrice Bérengère avaient menti et lui avaient dit fausseté, et qu'ils ne l'avaient fait que pour entrer en sa privauté et le flatter et obtenir quelque bien de lui. Et dès lors il tint pour bien meilleur et bien plus haut qu'il ne le faisait auparavant le fait d'Élisabeth, sa femme, et le roi Louis et toute la France la prisèrent et l'honorèrent et eurent plus grande vergogne envers elle désormais. Et le roi Louis fut honoré à Burgos en cette guise: l'empereur le pourvut en abondance, lui et toutes les compagnies qui venaient avec lui, de toutes choses dont ils eurent besoin pour tout le temps qu'ils séjournèrent à Burgos. Et toutes les manières de préparation de mets que savaient faire les officiers et serviteurs qui venaient avec le roi Louis, et toutes celles que connaissaient aussi les officiers et serviteurs de l'empereur, toutes étaient là préparées chaque jour en très grande abondance. Et lancer aux planches, et manier les armes, et combattre les taureaux, et jouer au jacquet et à d'autres jeux, et tous les divertissements et instruments qu'on put trouver en Espagne ou qui purent venir de France, la ville de Burgos en fut comblée en abondance pendant les jours que les rois y restèrent. Et enfin, lorsque le roi de France voulut continuer son pélerinage et que l'empereur et ses fils y consentirent, se joignirent à lui l'empereur et ses fils les rois Sanche et Ferdinand et le roi de Navarre qui les accompagna tout du long et ils s'en furent avec lui, l'accompagnant et l'honorant tout au long de son chemin jusqu'à Saint-Jacques, l'empereur Alphonse les comblant de tout ce qui leur était nécessaire, tellement que rien ne leur fit défaut. Et à l'entrée de Saint-Jacques, et pendant son séjour, et au cours des veilles que roi pélerin devait faire, bien grandes furent les attentions et les merveilles et les honneurs qu'ils reçurent de la part du père et des fils et du roi Sanche [de Navarre][9] et du roi Ferdinand outre ceux

[9]Erreur de copie. Il s'agit évidemment du roi Sanche de Castille, comme le montre la suite de la phrase et le nom du roi de Navarre indiqué avec exactitude à la fin du fragment: Garsias (Garsias IV Ramirez, dit le Restaurateur).

dispensés par l'empereur. Car, bien que l'empereur ordonnât et défendît comme empereur et seigneur et qu'il fît ainsi toute sa vie, Sanche et Ferdinand eurent quelque pouvoir et ordonnèrent à la cour et sur les terres à partir du jour où l'empereur partagea pour eux le royaume, car nous disons que, pour les honneurs et les nobles faits, tous voulaient en faire et s'en acquitter, le père et les fils, car tous partageaient l'honneur et le pouvoir de seigneurie. Et une fois achevés les veilles et les prières et les honneurs rendus à Dieu, le roi Louis voulut se recommander à la grâce de l'empereur et des rois ses fils et du roi de Navarre et des autres chevaliers et du primat de Tolède et des autres prélats (qui, pour l'amour de l'empereur et de ses fils les rois et de leur honneur allaient là, s'acquittant auprès d'eux de leurs offices et tenant les maisons et les honorant en cela et en d'autres choses autant qu'ils pouvaient et savaient), et prendre congé de tous et reprendre la route depuis son pélerinage vers sa terre en France. Mais alors, l'empereur et ses fils l'entreprire d'aller avec eux à Tolède, et ils l'en prièrent tellement qu'il dut le faire. Et tous l'emmenèrent de là, et de même qu'ils l'avaient amené de Burgos à Saint-Jacques, ils l'amenèrent de Saint-Jacques à Tolède, ainsi que le roi de Navarre qui était encore avec eux, en le[s] comblant toujours très abondamment de tout ce dont il était besoin. Et lorsqu'ils furent à Tolède, l'empereur réunit là une grande cour où se rendirent aussi bien des Maures arabes qui étaient sous son empire que les chrétiens. Et Raymond, comte de Barcelone, fut présent à cette cour. Et quand le roi Louis de France regarda et vit si noble cour et toutes les choses s'y faire si noblement, s'émerveillant de tout, il dit en présence de tous devant cour, jurant et attestant, comme le raconte l'archevêque, qu'il n'y avait si noble cour ni tel appareil nulle part sur le cercle de la terre et qu'il n'avait jamais vu si grande noblesse de choses toutes si nombreuses et si nobles. Alors l'empereur tint que le moment était venu, et se déclara dans les propos que nous allons vous dire. Il montra à Louis, roi de France, le comte de Barcelone qui était venu à cette cour en grand appareil et à grand honneur, et il dit ceci au roi Louis: «Roi Louis, voyez et sachez qu'en l'impératrice Bérengère, soeur du comte de Barcelone que voici, j'ai fait ma fille Élisabeth, celle que je vous ai donnée pour femme et avec qui vous êtes aujourd'hui marié». Alors, le roi Louis, à ces mots, leva les mains au ciel, rendant grâces à Dieu pour cela, et dit: «Béni soit Dieu puisque j'ai mérité d'avoir pour femme légitime fille de si grand seigneur comme l'est Alphonse, empereur des Espagnes, et fille de soeur de si grand prince comme l'est le comte de Barcelone!». Et le roi Louis de France dit ces paroles devant cour à Tolède et il se tut. Alors, Alphonse, empereur des Espagnes, donna au roi Louis de France tant de ses dons, mules et chevaux et pierres précieuses et perles et étoffes prisées, ouvrées de broderies à la manière de la terre des Maures, que, au dire de l'archevêque, ils ne sauraient être comptés, et dont il dit encore que leur valeur excédait leur compte. Mais il dit aussi que le roi Louis ne voulut prendre aucun de ces dons, sinon une escarboucle qui était de celles qui furent en la couronne d'épines que l'on posa sur la tête de Jésus Christ le jour de sa passion. Et le roi Louis prit seulement cette pierre parmi tous les dons de l'empereur Alphonse, et il emmena celle-ci et la mit sur l'autel et parmi les reliques de Saint-Denis de France. Et l'archevêque Rodrigue dit aussi qu'il se souvient d'avoir vu cette pierre parmi les reliques de ce

monastère de Saint-Denis. Ceci fait et conclu, le roi de France prit congé pour partir et il répéta lors de son départ qu'il se tenait pour très honoré de son mariage avec Élisabeth, fille de l'empereur Alphonse et de l'impératrice Bérengère, et comblé par elle, et qu'aussi longtemps qu'il vivrait, il l'honorerait toujours autant qu'il le pourrait, comme dame de si haute guise doit l'être. Et enfin, au terme de tout cela, le roi Louis prit congé de tous et retourna en France vers sa terre à grand honneur et très joyeux, et dès lors il aima sa femme Élisabeth bien plus qu'il n'en avait coutume, et l'honora de toutes les façons qu'il sut et put aussi longtemps qu'ils vécurent tous deux. Et le temps venu, quand elle mourut, elle fut enterrée dans le monastère de Saint-Denis, qui est la plus honorable sépulture de France, et elle fut tenue pour sainte, car tant qu'elle vécut elle aima Dieu et fit très bonne vie. A l'empereur Alphonse Dieu fit tant de grâce et donna tant de bonheur que tous les rois et tous les puissants d'Espagne furent sous ses ordres, aussi bien maures que chrétiens. Car le roi Garsias de Navarre, et le comte Raymond de Barcelone, qui tenait alors le royaume d'Aragon en pouvoir, et les rois maures Abenfadiz et Zafadola, et le roi Lope, en même temps et tous ensemble, furent tous les vassaux de cet empereur Alphonse. Et bien qu'il fût si haut et si puissant, jamais il ne voulut opprimer ni forcer aucun de ses vassaux. Au contraire, il en enrichit de nombreux avec son propre bien. A présent nous laissons ce propos, le roi Louis étant parti pour sa France, et l'empereur Alphonse pour sa terre et son Espagne avec beaucoup de bonheur et de joie et d'honneur. Et parce que les gens n'ont jamais su rester tranquilles, sans que, d'une façon ou d'une autre, ils ne cherchent tel ou tel trouble, nous dirons de certains Maures, qu'on disait les Almohades: comment ils quittèrent l'Afrique et passèrent en Espagne, et ce qu'ils y firent et d'où ils eurent ce nom[10].

La source dont se revendiquent à plusieurs reprises les auteurs de notre texte est l'*Historia de rebus Hispaniae*[11], que l'archevêque de Tolède Rodrigue Jimenez de Rada avait achevée dans les années 1243-1246. Il s'agit d'une des sources majeures de toute l'*Histoire d'Espagne*, notamment pour ses chapitres postérieurs au règne d'Alphonse VI. Je transcris le passage concerné:

---

[10]Menéndez Pidal (R.), *op. cit*., p. 656-658. Mes traductions seront très littérales et régulières pour permettre au lecteur français une comparaison fiable des textes (notamment des textes alphonsins ou néo-alphonsins entre eux).

[11]Édition par Cabanes Pecourt (M. D.), *Rodericus Ximenius de Rada. Opera*, «Textos medievales», 22, Anubar, Saragosse, 1985, p. 1-208 (fac-similé de l'édition de Francisco de Lorenzana, in *Sanctorum patrum toletanorum quotquot extant opera*, Madrid, 1793, 3, p. 1-208).

De adventu Regis Franciae in Hispaniam
[*LIB. VII.*] CAP. IX.
Post haec quidam maligni inter eum et Regem Franciae volentes odium seminare, Regi Franciae obrepserunt, dicentes Elisabeth uxorem suam esse ortam ex vilissima concubina; et Rex Ludovicus volens experiri suggesta, iter arripuit ad Sanctum Iacobum veniendi. Quod praesentiens Imperator, Burgis occurrit turba herilium procerum comitatus, equorum et thesaurorum copiis adornatus, et gener eius ab eo et Rege Navarrae qui cum eo venerat, gloriosissime est susceptus, ita quod ipse Rex Franciae in aspectu tantae gloriae obstupebat. Cumque eum usque ad Sanctum Iacobum produxisset, inde rediens, Toleti curiam celebravit, tam Christianorum, quam Arabum eius imperio subiectorum, cui etiam interfuit Raimundus Comes Barcinonensis. Cumque Rex Franciae tam nobilem curiam inspexisset, admiratus omnia, dixit coram omnibus protestatus, similem curiam, similem apparatum in orbis ambitu nusquam esse, nec tantam supellectilem se vidisse. Tunc Imperator ostendens ei Comitem Barcinonae, qui in magno et honorabili apparatu erat: «Ecce, inquit, ex huius sorore Berengaria suscepi filiam quam vobis contuli in uxorem, et si vobis hanc ignobilem, et me inglorium suggesserunt, oculi vestri videant veritatem.» Tunc Rex Ludovicus gratias egit, dicens: «Benedictus Deus, quod filiam tanti domini ex sorore tanti Principis habere merui in uxorem.» Obtulit autem Imperator infinita donaria, quae sui valore numerum excedebant; sed nil eorum voluit recipere Ludovicus, nisi quemdam carbunclum, quem in corona spinae Dominicae apud Sanctum Dionysium collocavit, quem etiam memini me vidisse[12].

Nos auteurs disposaient cependant d'une autre oeuvre. Une oeuvre dont Rodrigue de Tolède s'était lui-même inspiré, et qu'ils n'invoquent pas, ou invoquent de façon très allusive -«comme le disent l'archevêque *et les autres histoires qui s'accordent avec lui*»- alors même qu'elle contient le premier récit connu de l'affaire et constitue, en vérité, leur source principale. Il s'agit du *Chronicon mundi*[13], que Luc, chanoine régulier de Saint-Isidore de León, avait achevé en 1236 avant d'être établi dans l'évêché de Tuy, en Galice. Voici le fragment correspondant:

Post haec quidam maligni detractores coeperunt Ludovici Regis Francorum auribus instillare, quod Elisabeth uxorem ejus Imperator Adefonsus genuerat de vilissima concubina. Unde ipse Rex turbatus, simulans se causa orationis ad sanctum Jacobum venire, venit in Hispaniam cupiens experiri, utrum verum esset, quod sibi maligni dixerant detractores. Addiderant enim quod ipse Imperator Adefonsus erat vilis persona, & nullius momenti inter suos. Denegaverat etiam ei conjux ejus Elisabet thorum conjugalem, eo quod ita Rex Ludovicus improperabat sibi. Imperator autem Adefonsus ut audivit adventum generi sui Regis Ludovici, praecepit Regi Navarrae, & comiti Barchinonae, ut omnem

[12]Cabanes Pecourt, *op. cit*., p. 154-155.
[13]Schott (A.), *Lvcae Diaconi Tvdensis Chronicon mundi ab origine mundi usque ad eram 1274*, in *Hispaniae Illustratae*..., 4 t. en 3 vol., Francfort, 1603-1608, 4, p. 1-119. L'*Hispaniae Illustratae* contient également une édition du *De rebus Hispaniae* (2, p. 25-148).

gloriam Hispaniae exhiberent ei. Sed ubi Rex Ludovicus venit Legionem, occurrit ei Imperator Adefonsus cum tam glorioso apparatu, quod ipse Rex Ludovicus, & Franci, quicum eo venerant, obstupuerint. Venit Imperator cum eo usque ad Sanctum Jacobum, & direxit nuncios per totum imperium suum ad omnes nobiles Christianos, & barbaros, quatenus Toletum ad ejus civitatem & curiam convenirent; sed cum reversi à Sancto Jacobo Imperator & Rex Ludovicus, venirent Toletum, atque omnes Reges barbarorum, & Christianorum Principes occurrerent Imperatori manus ejus osculantes, ultra quam credi potest Ludovicus admirans, dixit Imperatori: Per Deum, inquit, juro, quod non est gloria similis huic in toto mundo. Siquidem tantus erat apparatus holosericarum cortinarum, & tentoriorum per agros extra urbem Toletanam, & diversorum insignium copia, quod à nullo poterant aestimari. Tantus erat nobilium virorum conventus, quod à nullo poterat dinumerari. Tanta offerebantur dona auri, argenti, lapidum pretiosorum, sericarum vestium, & equorum Regi Ludovico & suis, quod prae multitudine illis taedium generabant. Imperator autem conversus ad Regem Ludovicum, dixit ei: Certe Rex Francorum vides, & ipse potes veritati testimonium perhibere, quod mentiti fuerunt, qui mihi & filiae meae coram te in Francia detraxerunt. Filia mea est quam genui ex imperatrice Berengaria, quae filia fuit huius praesentis Barchinonensis comitis Raymundi. Praesens erat cum multo gloriae apparatu comes Raymundus, & dixit Ludovico Regi: Habeas in magno honore & reverentia Elisabeth neptem meam, alioquin cum auxilio praesentis domini mei Imperatoris Adefonsi promitto me tibi Parisiis in parvo ponte campale inferre bellum. Rex Ludovicus dixit eis: Gratia ago Deo, & omnibus Sanctis eius, qui de nobilissimo sanguine vestro filiam vestram mihi dignatus est dare uxorem, quam semper dum vixero modis omnibus honorabo. Multa donaria oblata fuerunt tunc nobilissimo Ludovico Regi Francorum, sed nihil inde accipere voluit, nisi quendam smaragdum magnum, lapidem pretiosum cogente Imperatore Adefonso, quem Rex Zafadola detulerat. Reversus est itaque Rex Ludouicus in Franciam cum honore & laetitia magna, & hunc pretiosum lapidem, quem detulerat ab Hispania, monasterio beati Dionysii contulit; uxorem quoque suam Elisabeth tenerrime dilexit, & modis quibuscumque potuit honoravit. Haec post obitum suum in Ecclesia beati Dionysii est sepulta, & merito sancta Regina vocata; quia dum vixit in simplicitate spiritus & afflictione carnis, studuit Domino deservire. Imperator autem Adefonsus cum in tanta consisteret gloria, & corporis aegritudine laboraret, foedifragus populus barbarorum se contra illum erexit. Sed Imperator ut erat magnanimus dissimulans aegritudinem cum manu Gotthorum maxima contra Mauros perrexit. Qui ut viderunt cum magno exercitu, colla ei illico submiserunt. Sed crescente aegritudine dum ad propria rediret juxta portum, qui vocatur Muradal, in loco qui dicitur Fresneda, Domino, ut credimus, spiritum tradidit anno quadregesimo nono, ex quo regnare coepit; sepultus est in urbe regia Toletana. Priusquam vero moreretur, divisit imperium suum duobus filiis suis, Sancio scilicet & Fernando. Sancio quidem dedit bellatricem Castellam, & Fernando fidelem Legionem & Gallaeciam.[14]

[14]Schott, *op. cit*., 4, p. 104-105.

Sur ces deux sources latines s'est construit l'essentiel de notre récit. Entre celles-là et celui-ci -et, plus exactement, comme on le verra, à côté de celles-là-, il faut néanmoins poser la présence, sous le regard de nos auteurs, d'une troisième formation textuelle. Parvenue, sur le segment qui nous intéresse, à un assez haut degré d'élaboration sans toutefois constituer une rédaction achevée[15], celle-ci agençait et harmonisait les textes de Luc et de Rodrigue préalablement traduits au castillan. Sans doute s'agissait-il de l'ouvrage des premiers compilateurs qui, au début des années 1270, officiaient dans l'atelier historiographique d'Alphonse X. Voici, en effet, le récit que propose de l'épisode la révision «critique» de ce premier travail, menée dans l'atelier historiographique sévillan d'Alphonse X entre 1282 et 1284 et dont il a été montré que notre texte n'entretient avec elle aucun lien de dépendance directe[16]:

> CHAPITRE XVe
> Comment le roi de Fance vint en Espagne.
> En la quarante-septième année de règne de l'empereur Alphonse, qui fut en l'ère de mille cent quatre-vingt-treize années, quand l'année de l'Incarnation était de mille cent et cinquante-cinq, il advint que d'aucuns qui eurent goût de mettre désaccord entre l'empereur et le roi de France dirent à ce roi de France que sa femme Isabelle, la reine, l'empereur l'avait eue d'une concubine très vile. Le roi Louis, pour éprouver s'il en était ainsi, vint en Espagne sous couvert d'aller en pélerinage à Saint-Jacques. L'empereur, quand il le sut, s'en fut vers Burgos pour l'accueillir à grand honneur et avec grande compagnie de riches hommes et de nobles chevaliers, et bien appareillé, et le roi de Navarre était là avec lui. Et le roi de France fut si noblement accueilli qu'il s'en émerveilla beaucoup, et l'empereur l'emmena jusqu'à Saint-Jacques. De là, ils s'en retournèrent vers Tolède, et l'empereur tint là une très grande cour de chrétiens et de Maures, et le comte Raymond de Barcelone y fut présent. Et à Tolède la cour fut si grande que toute la campagne hors de la ville était couverte de tentes et de toiles de soie et d'enseignes et de pennons de maintes manières. Et il y eut là si grand rassemblement de chevaliers et de nobles hommes qu'on n'en sut faire le compte, de sorte que le roi de France dit qu'il croyait bien que dans le monde entier il n'y avait si noble cour ni si bien appareillée ni si accomplie comme l'était celle-là. Et furent donnés là au roi de France et aux siens tant de dons d'or et d'argent et de pierres précieuses et de draps de soie et de chevaux qu'ils en étaient ennuyés. Le roi de France ne voulut prendre autre chose qu'une [escarboucle][17] qu'il emmena à Saint-Denis, et qu'il plaça dans la couronne des épines de notre Seigneur Jésus-Christ. L'empereur dit alors au roi Louis de France: «Vous voyez par vous-même et pouvez

---

[15]Catalán (D.), *La «Estoria de España»*..., p. 53.

[16]Catalán (D.), *De Alfonso X*..., p. 178-188, 192-193 et 202-203; et pour la «section» de l'*Histoire* à laquelle appartient notre fragment: *La «Estoria de España»*..., p. 50-53. Également: Fernández-Ordóñez (I.), *Versión crítica*..., p. 113-114 et surtout 191-195.

[17]Le manuscrit donne ici «vna caubrunha». Je ne connais pas ce mot, dont la morphologie semble galicienne. Mauvaise lecture, par le copiste, d'une abréviation de «una (piedra) carbunclo»? Les éditeurs indiquent en note: «caubrunha: "épine (ou pointe) métallique". En rapport avec *cabruñar*, aiguiser le fil de la faux avec un marteau.» *Cabruñar* est un vocable asturien bien connu. J'ignore, en revanche, d'où ils tiennent le sens de *caubrunha*.

> entendre que vous ont menti ceux qui ont mis désaccord entre vous et ma fille, celle que j'ai eue de l'impératrice Bérengère qui fut fille du comte Raymond de Barcelone que voici.» Car le comte était là devant, avec grande compagnie et très bien appareillée. Et le comte dit alors au roi Louis: «Je vous dis, roi, d'honorer Isabelle, ma petite-fille, comme il est juste, sinon, sachez qu'avec l'aide de mon seigneur que voilà, l'empereur, je promets de vous livrer bataille rangée à Paris, au Petit-Pont». Alors dit le roi Louis: «Dieu soit donc loué, qui voulut me donner pour femme fille de si haut seigneur et de sang si haut, et petite-fille de si grand chef comme l'est le comte de Barcelone, et je m'en tiens pour très comblé, et, tant que je vivrai, je l'honorerai autant que je le pourrai comme l'on doit honorer dame de si haute guise.» Puis le roi s'en retourna vers sa terre à grand honneur et à grande joie, et dès lors il aima sa femme et l'honora en toutes les guises qu'il sut et put. Et quand elle mourut, elle fut enterrée dans le monastère de Saint-Denis, et elle est maintenant tenue pour sainte, car aussi longtemps qu'elle vécut elle aima beaucoup Dieu et lui fit grand service et mena vie très bonne et sainte. A cet empereur Alphonse, Dieu fit tant de grâce et donna tant de bonheur que tous les rois et tous les puissants d'Espagne furent sous ses ordres, aussi bien maures que chrétiens. Car le roi Garsias de Navarre, et le comte Raymond de Barcelone, qui tenait alors le royaume d'Aragon en pouvoir, et les rois maures Almohadis Zafadola, et le roi Lope, en même temps et tous ensemble furent tous ses vassaux. Et bien qu'il fût si haut et si puissant, jamais il ne voulut opprimer ni forcer aucun de ses vassaux. Au contraire, il en enrichit de nombreux avec son propre bien.[18]

Pour plus de sûreté quant à l'existence et à la nature du matériau alphonsin sur lequel travaillaient les auteurs de notre texte, voyons l'épisode tel qu'il est traité dans la *Chronique de Castille*[19]. L'oeuvre est écrite au tournant des XIIIe et XIVe siècles, avant 1312[20]. Elle ne dérive ni de la version «amplifiée»[21] ni de la version «critique»[22] de l'*Histoire d'Espagne*:

> L'histoire raconte que le roi Louis de France étant marié avec Isabeth, fille de l'empereur d'Espagne, d'aucuns voulurent mettre désamour et discorde entre lui et l'empereur, car ils dirent au roi de France qu'Isabeth, sa femme, n'était pas légitime, mais que l'empereur l'avait obtenue d'une concubine très vile. Et le roi Louis, pour savoir s'ils disaient vérité, vint en Espagne disant qu'il venait en pélerinage à Saint-Jacques de Galice. Et quand le sut l'empereur, il s'en fut vers Burgos et l'attendit là. Et quand il

---

[18]Alvar (M.), *op. cit*. en note 6, p. 264-265.

[19]Inédite, sauf dans sa traduction galicienne: Lorenzo (R.), *La traducción gallega de la «Crónica general» y de la «Crónica de Castilla»,* Instituto de Estudios Orensanos Padre Feijoo, Orense, 1975. Juan Bautista Crespo, sous la direction de Diego Catalán, prépare une édition critique du texte castillan. Je traduis ici le manuscrit Esp. 12 de la B.N. de Paris.

[20]Catalán (*De Alfonso X...*, p. 354) date sa traduction galicienne du règne de Ferdinand IV (1295-1312).

[21]Catalán, *ibid*., p. 323-325, et *La «Estoria de España»*..., p. 52; Lindley Cintra (L. F.), *Crónica geral de Espanha de 1344*, 3 vol., Academia Portuguesa da História, Lisbonne, 1951-1961, p. ccxlv et surtout ccli; Fernández-Ordóñez,*Versión crítica*..., p. 240-242.

[22]Catalán, *ibid*., p. 346; Lindley Cintra, *ibid*., p. cclxxxi-ccxci.

fut près, il sortit vers lui et l'accueillit très bien avec grande gent de comtes et de riches hommes et maints gentilshommes, très bien appareillés et très gentiment. Et le roi de Navarre était alors là avec l'empereur. Il fut accueilli très honorablement, et à grande liesse. Et l'empereur alla avec lui jusqu'à Saint-Jacques. Et de là, ils s'en retournèrent vers Tolède et il tint là grande cour de chrétiens et de Maures. Et vint là le comte de Barcelone Raymond et les gens étaient si grandes à Tolède que toute la campagne hors de Tolède était pleine de tentes et de toiles et de tentes de soie et d'enseignes et de pennons de maintes manières. Et il y eut là si grand rassemblement de nobles hommes qu'on ne savait en faire le compte, de sorte que le roi de France dit qu'il ne croyait pas que dans le monde entier il y eût si noble gent ni si bien appareillée ni si accomplie. Et furent là donnés au roi de France et aux siens tant de dons en or et en argent et en pierres précieuses et en draps d'or et de soie et de laine et en chevaux et en mules qu'ils en étaient ennuyés de les prendre. Et le roi de France ne voulut prendre autre chose qu'un [tabernacle] qu'il emmena à Saint-Denis et qu'il plaça dans la couronne des épines de notre Seigneur Jésus-Christ. Et alors [l'empereur dit au roi de France][23] quelle était la raison pour laquelle il était venu en Espagne.

L'histoire raconte que lorsque l'empereur l'entendit, il commença de se signer et de s'en émerveiller beaucoup. Et il se tourna vers le roi [beaucoup][24] et lui dit: «Vous devez bien entendre qu'on vous a menti, car tout le monde sait bien qu'elle est ma fille, et de l'impératrice Bérengère, et petite-fille du comte de Barcelone qui est là». Et le comte était très bien appareillé de grandes compagnies qu'il avait avec lui. Et il dit alors au roi Louis: «Je vous prie, roi Louis, d'aimer et d'honorer ma petite-fille et votre femme comme il est juste, et de n'avoir aucun doute à ce propos, car il n'est en ce monde roi ni empereur qui voudrait dire autrement que je ne le lui fasse payer très cher avec l'aide de Dieu et de l'empereur mon seigneur et mon gendre. Et, sur ma vérité, si vous dites que non, je vous livrerai bataille rangée à Paris, au Petit-Pont». Et alors dit le roi de France: «Loué soit le nom de Dieu, puisque Dieu voulut me donner femme fille de si haut seigneur et de sang si haut, et petite-fille de si grand chef comme vous l'êtes [et le][25] comte Raymond, et je m'en tiens pour comblé, et, tant que je vivrai, je l'honorerai autant que je le pourrai et saurai comme l'on doit honorer dame de si haute guise.» Puis le roi Louis s'en retourna vers sa terre à grande joie et à grand honneur, et dès lors il aima sa femme et l'honora en toutes les guises qu'il put et sut. Et quand elle mourut, elle fut enterrée dans le monastère de Saint-Denis, et fut tenue pour sainte, car aussi longtemps qu'elle vécut elle mena vie très bonne et aima Dieu[26].

---

[23]Incohérence (du copiste?). La phrase suivante suggère plutôt que c'est ici le roi de France qui parle à l'empereur.

[24]Ou «très» («*muncho*»). Phrase incomplète?

[25]Erreur de copie, une fois encore? Louis ne s'adresserait-il pas plutôt au comte de Barcelone, qu'il qualifierait seul de «grand chef»?

[26]B. N. de Paris, ms Esp 12, fol. 123 r°b-123 v°b.

Les trois textes castillans, que nous savons indépendants les uns des autres, ont pour origine, directe ou indirecte[27], un même matériau textuel. L'éloge final de l'empereur est identique, mot pour mot, dans la version «amplifiée» et dans la version «critique» de l'*Histoire*. La version «critique» et la *Chronique de Castille* conservent toutes deux (avec une variante propre aux sympathies bien connues de la seconde pour le groupe aristocratique) l'apostrophe du comte de Barcelone et coïncident fort souvent terme à terme. Elles s'accordent à faire de Bérengère la fille du comte de Barcelone. Les trois textes ont, par ailleurs, mille points communs de contenu et d'expression dont il n'est pas utile de faire le détail. En revanche, la considération de l'ensemble des textes, latins et castillans, ouvre une perspective du plus haut intérêt sur les conditions techniques du travail des auteurs de la version «amplifiée» de l'*Histoire* (celle dont notre premier fragment est extrait). Il est clair, en effet, qu'à côté du matériau élaboré par les premiers historiographes d'Alphonse X, ils ont disposé des oeuvres de Luc et de Rodrigue. Et, plus précisément, qu'ils en ont disposé, soit dans leur version latine originale, soit dans des traductions dont le texte était sensiblement différent de celui de l'esquisse produite par leurs premiers compilateurs. Les auteurs de notre récit n'emploient pas le verbe «dire», comme les auteurs de la version «critique» ou ceux de la *Chronique de Castille*, pour introduire les propos des détracteurs, mais l'expression «médire à l'oreille», qui était celle de Luc. Au contraire de ceux-ci, qui en l'occurrence suivent Luc, ils montrent, comme Rodrigue («Quod praesentiens Imperator»), l'empereur averti de la venue de Louis, ou pressentant celle-ci. Au contraire de leurs prédécesseurs alphonsins, dont la *Chronique de vingt rois* et la *Chronique de Castille* montrent qu'ils avaient cette fois transcrit le texte de Rodrigue, ils évoquent, avec Luc, la convocation adressée par l'empereur aux hommes qui devaient former son cortège. Contre la traduction, relevant pourtant d'un vocabulaire plus usité («*maravillarse*»), que donnaient les premiers compilateurs du verbe «obstupere», exprimant dans les deux oeuvres latines la réaction de Louis à la vue du cortège impérial, ils choisissent le terme plus fort mais rarissime d'«*esbaherecer*». De même, ils s'écartent de la banalisation provoquée par les officiers d'Alphonse («dixo») pour souligner en accord avec Rodrigue («dixit coram omnibus protestatus») et même accentuer encore, la solennité de la première déclaration du roi de France devant la cour de Tolède: «(...) il dit en présence de tous devant cour, jurant et attestant...». Ils retrouvent également Rodrigue derrière les médiateurs alphonsins, accordés ici avec Luc, lorsqu'ils emploient, au lieu du pâle correspondant de «in toto mundo», l'image plus vive de l'«orbis ambitu»: «sur le cercle de la terre». Alors que leurs devanciers n'en faisaient pas mention, ils rétablissent (en adaptant son contenu au propos de Luc) le témoignage personnel de Rodrigue en visite à Saint-Denis: «Et l'archevêque Rodrigue dit aussi qu'il se souvient d'avoir vu cette pierre...». Enfin, contre les premiers compilateurs qui, après Luc, avaient fait de Bérengère la fille du comte de Barcelone, il la tiennent, comme Rodrigue, pour sa soeur.

---

[27]Directe, vraisemblablement. Il n'existe pas, en effet, pour la période postérieure au règne de Vermude III de León (1035-1037) de vestige manuscrit de la première version, dite «concise», de l'*Histoire d'Espagne* et l'on a tout lieu de penser que la rédaction n'en fut pas continuée au delà de cette limite (Catalán, *De Alfonso X*..., p. 174-175). Nos textes ne s'inspirent donc pas d'une oeuvre, mais d'un dossier ou d'une esquisse préparatoire dont on peut imaginer qu'ils ne furent pas copiés à de bien nombreux exemplaires.

Cela va d'ailleurs plus loin encore. En amont du *Chronicon mundi*, les auteurs de notre texte ont consulté la *Chronica Adefonsi Imperatoris,* où Luc -dans un tout autre épisode, celui du mariage de Garsias Ramirez, roi de Navarre, avec Urraque, fille bâtarde d'Alphonse VII- avait puisé plusieurs motifs de son récit, pour exploiter à leur tour des données que celui-ci n'avait pas retenues[28]. Il est même très vraisemblable que, ayant eu à choisir, quant au lien de parenté unissant l'impératrice au comte de Barcelone, entre, d'une part, Rodrigue, et, d'autre part, Luc et les compilateurs alphonsins, ils aient opté pour le premier parce que le *Liber regum*, traduit du navarrais au castillan par ordre de Rodrigue lui-même vers 1220, confirmait ses dires[29].

Ces observations philologiques prouvent deux choses. D'une part (ce n'est pas une découverte), les auteurs de la version dite «amplifiée» de l'*Histoire d'Espagne* travaillaient sur un matériau historiographique alphonsin. Ce matériau, toutefois, il faut bien en constater la richesse et peut-être l'enrichissement: outre l'esquisse préparatoire des premiers compilateurs alphonsins, nos historiens avaient à leur disposition le *Chronicon mundi*, l'*Historia de rebus Hispaniae*, la *Chronica Adephonsi Imperatoris*. et sans doute le *Liber regum*. J'en suis conduit à les imaginer continuant au service de Sanche IV le travail commencé sous Alphonse X. Soit dans un atelier fondé par ce dernier, soit, beaucoup plus vraisemblablement, après qu'ils y eurent transporté la plus grande partie du matériel alphonsin, dans l'école épiscopale de Tolède, dont on connaît désormais l'importance à la fin du XIIIe siècle, ainsi que la force du lien qui l'unissait à la couronne de Castille[30]. La présence, absolument distinctive de leur récit, de l'archevêque primat de Tolède dans l'épisode[31], leur façon de ne citer pour source que l'oeuvre d'un archevêque tolédan, le fait que tous les manuscrits connus de la *Chronica Adefonsi Imperatoris* dépendent d'un même archétype dont on sait qu'il fut conservé au Moyen Age dans la cathédrale de Tolède[32] sont autant d'indices qui me conduisent à conclure dans ce sens. Mais quoi qu'il en soit, l'important est que le fruit du travail de nos historiens ait été assez bien jugé par Sanche IV pour

---

[28]Voir note 40.

[29]Cooper (L.), *El «Liber regum». Estudio linguístico*, Saragosse, 1960, p. 35. Traduction tolédane: Florez (H.), *Memorias de las reynas catholicas*, Madrid, 1761, 1, p. 485.

[30]Orduna (G.), «La elite intelectual de la escuela catedralicia de Toledo y la literatura en época de Sancho IV», *in* Alvar (C.) et Lucía Megías (J. M.), éd., *La literatura en la época de Sancho IV*, Universidad de Alcalá, 1996, p.53-62 (bibliographie fondamentale). Le second testament d'Alphonse X montre en tout cas que l'atelier royal était, sous son règne, indépendant de la cathédrale. Le roi s'y plaint d'ailleurs amèrement de son pillage par son fils rebelle et ses partisans (G. Daumet, «Les testaments d'Alphonse X le Savant roi de Castille», Bibliothèque de l'École des Chartes, 67, 1906, p.91).

[31]Ceci vaut pour d'autres événements (voir note 59).

[32]Sánchez Belda, *op. cit*., p. lxxi-xci. Luc de Tuy, néanmoins, en possédait aussi un exemplaire à León. Mais Sánchez Belda montre une double polarisation géoculturelle de l'oeuvre en León et à Tolède, ce qui l'amène à conclure: «ou bien le chroniqueur était un Tolédan qui écrivait dans le Nord, comme semblent l'indiquer les expressions géographiques que nous venons de commenter, ou bien c'était un Léonais qui écrivait à Tolède, comme cela semble se dégager de son léonaisisme, de sa connaissance exacte de l'histoire contemporaine de Tolède et du fait que se soit trouvé dans cette ville le seul exemplaire ancien de la chronique», p.xiv-xv. Luc trouva-t-il son récit dans une version interpolée de la *Chronica*? Son texte était-il plus complet -la version tolédane compte plusieurs lacunes-? Sanchez Belda (p. xvii-xxi) est tenté d'attribuer la rédaction de la *Chronica* à l'évêque d'Astorga, Arnaud, dont l'origine était probablement française...

mériter d'être recueilli dans un manuscrit royal[33]. Et qu'il reflète donc la pensée politique du roi.

On constate, d'autre part, que ces hommes agissaient en véritables compilateurs. Avec d'autres critères, certes, que leurs prédécesseurs; mais examinant avec soin et comparant les matériaux, revenant aussi, bien souvent, lorsqu'ils se croyaient fondés à le faire, aux textes originaux, et même, consultant des sources complémentaires. J'en avais déjà défendu l'idée dans *Les Juges de Castille*[34]: leur activité va bien au-delà d'une simple «amplification rhétorique», bien au-delà de la démarche rédactionnelle purement «inductive» que leur a prêtée, jetant un grave discrédit sur leur oeuvre, Diego Catalán[35]. Quant au prestige dont jouit actuellement la version «critique» (ou *Chronique de vingt rois*), pour la raison fondamentale qu'elle serait, notamment en son système de datation, plus fidèle au modèle historiographique alphonsin, j'observe que, sur le segment qui nous intéresse comme sur bien d'autres, cette rédaction n'apporte rien de neuf à ses deux sources latines et, en réalité, au premier matériau alphonsin dont disposaient ses auteurs. Quant aux datations, elle se borne, sans tenir son comput d'aucune référence supplémentaire et dans une chronologie tout artificielle, à rapporter chaque événement à une nouvelle année de règne et à calculer, cette fois de façon proprement inductive, l'ère hispanique et l'ère de l'Incarnation correspondantes. Accessoirement, ces remarques pourront être versées au dossier de réhabilitation de Sanche IV, qui a longtemps passé pour avoir fait de son règne un désert culturel[36]. Pour nous, cependant, la perspective ouverte sur les sources dont disposaient effectivement nos auteurs, aura pour principal intérêt de «cadrer» leur travail et, le moment venu, d'éclairer par au moins trois référents textuels (le *Chronicon mundi*, l'*Historia de rebus Hispaniae* et le récit esquissé par les premiers historiographes alphonsins) le sens des choix et des remaniements qu'ils opèrent. Venons-en maintenant à l'analyse.

2. Incontestablement, et en dépit des allégations des auteurs tolédans de la version «amplifiée» de l'*Histoire*, Luc de Tuy, bien plus que Rodrigue de Tolède, a été l'inspirateur des historiographes alphonsins et néo-alphonsins. Qui connaît un peu l'historiographie médiévale espagnole voit bien ce qui, du *Chronicon mundi*, a pu heurter Rodrigue (dont Luc est une source majeure, quoique inavouée[37]) et, d'un autre côté, à la fois intéresser et agacer les officiers d'Alphonse X et leurs continuateurs. Quel détestable personnage! D'humble origine, homme d'Église sans concession, fidèle serviteur de l'austère, dévote et souverainement intelligente Bérengère, mère du roi Ferdinand III, le père d'Alphonse X, il ne s'encombre ni de scrupules ni de demi-teintes pour, avec une belle constance, affirmer l'idéal léonais d'une royauté impériale -réunissant sous une même couronne les royaumes de León,

---

[33]Catalán, *De Alfonso X*..., p. 88-89, et *La «Estoria de España»*..., p. 95-96.

[34]*op. cit*., p. 352-353.

[35]Catalán, *De Alfonso X*..., p. 72-74, 90, 125-151 et 203, et *La «Estoria de España»*..., p. 97-99.

[36]Un récent recueil d'études, référencé en note 30, est venu démentir brillamment ces conceptions désuètes.

[37]On peut le constater tout au long du *De rebus* et je l'ai clairement montré dans le cas de la Légende des juges de Castille. Cependant, Rodrigue ne cite pas Luc parmi les sources qu'il déclare dans sa lettre dédicatoire à Ferdinand III, ni du reste nulle part dans son oeuvre.

de Galice et de Castille, monarchique, et guidée par les clercs-, dénoncer les débordements nobiliaires (notamment castillans), parler librement de la vie privée des laïcs et tirer vers le León, autant et plus que faire se peut, les faits louables de l'histoire d'Espagne[38]. Je ne connais pas, pour ce fragment, la source de Luc. La *Chronica Adefonsi Imperatoris*[39], conçue du vivant d'Alphonse VII, et dont Luc, pour tel ou tel détail, s'inspire[40], ne contient pas l'épisode[41]. Source historiographique française? Le continuateur de Suger n'en

---

[38]Sur cet historien et son oeuvre, Martin (G.), *Les juges de Castille*..., p. 201-249. Patrick Henriet s'intéresse depuis peu à l'oeuvre hagiographique de Luc. Je répète ici mon regret de ne pas voir mieux étudiée une oeuvre historiographique du plus haut intérêt sur laquelle, néanmoins, s'est penché Peter Linehan (History and the historians of medieval Spain, Oxford, 1993) et dont Emma Falque prépare l'édition complète dans le *Corpus christianorum*.

[39]Sanchez Belda (L.), éd., *Chronica Adefonsi Imperatoris*, C.S.I.C., Madrid, 1950.

[40]C'est sans doute dans cette oeuvre que Luc a trouvé trace, non seulement de la soumission de Zaphadola, mais encore des pierres précieuses que celui-ci offrit à l'Empereur et parmi lesquelles il place, quant à lui, l'émeraude transmise ensuite au roi de France: «Deditque [Zafadola] regi [Alfonso] magna munera et gemmas pretiosissimas et ipse et filii sui fecerunt se milites regis et promiserunt servire ei cunctis diebus vitae suae...», *op. cit*., p. 27-28. De même, il reprend dans sa propre construction de très nombreux éléments du récit que l'auteur de la *Chronica* faisait des noces de Garsias de Navarre avec une fille (bâtarde) de l'Empereur. On pourra constater, en lisant cette source, que les auteurs de la version dite «amplifiée» de l'*Histoire d'Espagne*, l'ont eue également sous les yeux et en ont retenu plusieurs circonstances (concernant, notamment, les divertissements) que Luc n'avait pas incluses dans son texte: «Imperator, propriis militibus et cunctis comitibus et principibus et ducibus, qui in toto suo regno erant, ut unusquisque eorum cum sua nobili militia parati venirent ad regales nuptias, missis legatis, praecepit. Hoc audito, omnibus placuit, caeterum maxime Asturianis et Tinianis, qui, sicut imperator praecepit, optime parati certatim venerunt ad nuptias. Venit autem imperator, et cum eo uxor sua imperatrix domna Berengaria, et maxima turba potestatum, comitum, ducum et militum Castellae. Venit autem et rex Garsia cum turba militum non pauca, ita paratus et ornatus sicut regem sponsatum ad proprias decet venire nuptias. Intravit autem serenissima infantissa domna Sanctia in Legionem per portam Cauriensem et cum ea consobrina sua infantissa domna Urraca, sponsa regis Garsiae, cum maxima turba nobilium militum et clericorum et mulierum et puellarum, quas totius Hispaniae maiores genuerant. Thalamus vero collocatus est in palatiis regalibus, qui sunt in Sancto Pelagio, ab infantissa domna Sanctia; et in circuitu thalami maxima turba histrionum, mulierum et puellarum canentium in organis et tibiis et citharis et psalteriis et omni genere musicorum. Porro imperator et Garsia rex sedebant in solio regio in loco excelso ante fores palatii imperatoris; episcopi et abbates, comites et duces et principes, sedilibus paratis in circuitu eorum. Aliae autem potestates, verumtamen Hispaniae delecti, alii equos calcaribus currere cogentes iuxta morem patriae, proiectis hastilibus, instructa tabulata, ad ostendendam tam suam quam equorum pariter artem et virtutem, percutiebant. Alii latratu canum ad iram provocatis tauris, protento venabulo, occidebant. Ad ultimum, caecis, porcum quem occidendo suum facerent, campi medio constituerunt et volentes porcum occidere, sese ad invicem saepius laeserunt et inrisum omnes circunstantes ire coegerunt. Factum est autem gaudium magnum in illa civitate, et benedicebant Deum, qui semper prosperabat eis cuncta. Haec nuptiae facta sunt in Era CLXXXII post millesimam in mense iunio. Dedit autem imperator filiae suae et genere suo regi Garsiae magna munera argenti et auri et equorum et mulorum et alias multas divitias et benedixit eis ac dimisit eos honorifice reddire in terram suam. Sed infantissa domna Sanctia dedit sobrinae suae vasa multa aurea et argentea et mulos et mulas oneratas divitiis regalibus. Profectus est autem rex Garsia ipse et viri eius de Legione in magna gloria, et habuit in comitatum comitem Rodericum Gomez et domnum Guterrium Fernandi et multos alios duces Castellanos, qui abierunt cum rege et uxore sua usque in Pampiloniam civitatem suam. Fecit autem rex Garsia magnum et regale convivium Castellanis qui cum eo erant, et cunctis militibus et principibus regni sui per multos dies. Celebratis nuptiis regalibus, deditque rex comitibus et ducibus Castellae magna dona et reversi sunt unusquisque in terram suam», *op. cit*., p. 71-73. De bout en bout on peut voir le récit de Luc s'ancrer dans ce texte. Ici comme bien souvent dans le *Chronicon*, Luc reconstruit sciemment l'histoire.

[41]Voir cependant note 32.

dit rien dans l'*Histoire du roi Louis VII*, non plus qu'au XIIIème siècle, dans leurs compilations, Primat ou bien Guillaume de Nangis[42]. Menéndez Pidal, comme à son habitude, imagine l'existence d'une geste perdue: le *Poème du pélerinage du roi Louis de France*[43]. On pourrait aussi bien songer à une légende orale, de celles, nombreuses, qui circulaient sur le chemin de Saint-Jacques. La figure de Louis VII, dont, en son temps, le divorce d'avec Aliénor d'Aquitaine avait fait grand bruit, se prêtait, en tout cas, à l'éclosion d'un tel récit[44]. Du reste, comme Aliénor, la fille d'Alphonse VII de Castille ne donna à Louis que deux enfants de sexe féminin. L'impatience du roi de France d'obtenir un fils héritier le poussa-t-elle à rechercher un nouveau motif de divorce? Craignit-on en Castille qu'il ne le fît? Dans ce cas, on pourrait se trouver en présence d'une légende ancienne d'origine léonaise ou castillane. Il faudrait en situer l'émergence entre 1155, année de naissance de la première fille d'Élisabeth, et 1160, date à laquelle elle mourut en mettant au monde la seconde. Enfin, quelle serait la part, dans l'évocation que fait Luc de cette sainte aïeule, d'un éloge détourné de Blanche de Castille, soeur de Bérengère et mère de Louis IX? Quoi qu'il en soit: on reconnaît dans son récit la patte du chanoine augustin de Saint-Isidore. De vieilles traditions léonaises charpentent l'histoire: Luc cultive la rivalité hispano-française et une forme de sentiment anti-français[45]; l'affrontement de l'Espagne (conçue comme une unité) et de la France répond d'abord à une définition ethnique: Goths contre Francs; de même, reste en vigueur l'interprétation «néo-gothique» des combats entre chrétiens et musulmans d'Espagne: les Goths s'opposent aux «barbares». D'un autre côté, nulle réticence à rapporter les propos irrévérencieux tenus au roi de France sur la personne même d'Alphonse VII: «L'empereur Alphonse lui-même était une personne vile, sans importance parmi les siens». Nulle pudeur, non plus, à l'heure de rapporter les conséquences de ces propos dégradants sur l'intimité conjugale de Louis: «Sa femme Élisabeth lui avait refusé le lit conjugal». En revanche, Luc exalte la richesse de l'Espagne et la dimension pan-hispanique, ethnique et religieuse, de l'empire d'Alphonse, de même qu'évoquant l'«impératrice» Bérengère, il renforce la valorisation de l'empire en confrontant au couple français, simplement royal, le couple impérial espagnol. Quant au comte de Barcelone, il se voit confier la double charge d'exprimer hautement la vaillance hispanique mais aussi de dénoncer par sa propre conduite l'impétuosité outrancière des princes. Pour finir, petit coup de griffe: la Castille «belliqueuse» est opposée au «fidèle» León. Dans ce contexte, et quelle que soit la source du propos, l'abbaye de Saint-Denis est placée, sans que cette signification soit toutefois trop marquée, sur une carte des lieux de cultes où elle est comme le correspondant français de Saint-Jacques de Compostelle. Rien n'est dit du prestige de Saint-Denis, et l'axe est

---

[42]A. MOLINIER, *Vie de Louis le Gros par Suger, suivie de l'Histoire du roi Louis VII*, Paris, 1887, p. 164-166; J. VIARD éd., *Les Grandes Chroniques de France*, 10 vol., Paris, 1920-1953, 6, p. 67-71; H. GÉRAUD éd., *Chronique latine de Guillaume de Nangis de 1113 à 1300 avec les continuations de cette chronique de 1300 à 1368*, 2 vol., Paris, 1843, 1, p. 53-57.

[43]Menéndez Pidal (R.), *Primera crónica general de España*, édition de 1955, p. cxciii.

[44]Duby (G.), *Le chevalier, la femme et le prêtre*, Hachette, Paris, p. 201-209.

[45]Cet épisode s'ajoute ainsi (entre autres) aux considérations acerbes, reprises de l'*Historia (dite) silensis*, sur la paresse militaire des Francs et la luxure de Charlemagne, ainsi qu'au récit, dont Luc fournit la première expression historiographique, des aventures de Bernard du Carpio, cet anti-Roland [cf. Martin (G.), «La geste», in *Histoire de la littérature espagnole*, 2 t., Fayard, Paris, 1993, 1, p. 53-56].

parcouru dans les deux sens. Louis vient prier à Saint-Jacques; Saint-Denis reçoit une émeraude et la dépouille d'une sainte reine, toutes deux provenant d'Espagne. C'est donc d'Espagne que l'exemple vient. Ici les rois combattent les Maures et les reines mènent une vie sainte. On ne s'occupe pas de ragots et la dévotion -à la différence de celle de Louis, lorsqu'il se rend à Saint-Jacques- n'est pas feinte. Saint-Denis se borne à recevoir, à être le réceptacle d'une double richesse espagnole, temporelle et spirituelle. C'est l'Espagne qui, finalement, se déplace et va, porteuse de cette pureté de la pierre et de l'âme, à Saint-Denis.

Rodrigue, qui s'inspire de Luc quant aux faits[46], a toutes les raisons de ne pas aimer l'homme et de ne pas le suivre dans son propos. Navarrais de naissance mais Castillan d'adoption et de carrière -il a été l'un des principaux conseillers d'Alphonse VIII et compte, au moment où il écrit, parmi ceux de Ferdinand III-, rejeton d'une famille de très haute noblesse, archevêque (médulairement séculier) de Tolède, primat des Espagnes et surtout grand seigneur, ancien étudiant de la faculté de théologie de Paris, il est, quant à lui, partisan d'un modèle politique qui s'apparente à la monarchie féodale française[47]. Rodrigue résume en tranchant dans le vif: les rumeurs portant atteinte à Alphonse disparaissent, comme l'évocation des frustrations nocturnes de Louis VII. Le comte de Barcelone, un grand noble, mais qui n'est pas castillan, ne porte plus le mérite mais pas non plus l'excès des menaces proférées contre le roi de France. La première rencontre des monarques n'est plus située à León, mais à Burgos, berceau du comté puis du royaume de Castille -dès lors, avec la cour plénière de Tolède, tout ou presque se passe en territoire castillan. D'un autre côté, la vision politique se modernise. La définition des hommes cesse d'être ethnique. Les musulmans d'Espagne -dont Rodrigue sait lire la langue et admire la science[48]- ne sont plus qualifiés de «barbares», mais d'Arabes. Si Alphonse continue d'être désigné par le titre qui était devenu comme son pseudonyme dans l'historiographie, son image impériale s'estompe: l'«impératrice» ne compte plus parmi les acteurs de l'épisode et l'empereur ne commande plus au peuple pan-hispanique des Goths. La fierté espagnole -ou peut-être castillane, à vrai dire, car le mot Espagne n'est plus ici employé- demeure; mais les Français et leur roi n'apparaissent plus sous des couleurs trop sombres. Pour s'informer, Louis se rend certes à Saint-Jacques, mais Rodrigue se garde d'évoquer la feinte prière qui, dans le *Chronicon*, servait de prétexte à sa venue. Enfin, l'archevêque, qui n'hésite jamais à se mettre en avant dans son oeuvre, clôt son récit sur un effet de vérité ou, si l'on préfère, sur un témoignage personnel: «Louis ne prit qu'une escarboucle qu'il plaça dans la couronne de l'épine du Seigneur, à Saint-Denis, et que je me rappelle même avoir vue». Comment interpréter ce changement dans la donation faite à l'abbaye par le roi de France? Rodrigue disposait-il ici d'une autre source que (celle de) Luc? Je crois plutôt qu'ayant

---

[46]Le texte de Rodrigue contient un indice criant de la connaissance qu'il avait du *Chronicon* et du soin qu'il porte à l'expurger. Lorsque l'empereur s'adresse au roi de France, il dément non seulement les insinuations formulées à l'encontre de sa fille mais encore celles portées contre lui-même: «et si vobis hanc ignobilem, *et me inglorium* suggesserunt, oculi vestri videant veritatem». Or, Rodrigue n'a rien dit des propos malveillants tenus sur l'empereur. Ils figurent en revanche, gravissimes, dans le *Chronicon*, que Rodrigue a sous les yeux.

[47]Sur cet historien et son oeuvre, cf. Martin (G.), *Les juges de Castille*..., p. 251-316.

[48]Martin, *ibid*., p. 259. Dans le chapitre qui suit celui qui nous intéresse, Rodrigue salue par exemple la science d'Abentumert «homo in Astronomia et naturalibus valde doctus».

contemplé, à Saint-Denis, la «sainte Couronne», il a voulu rehausser le prestige de la pierre espagnole en l'identifiant à l'un des grenats -le plus précieux, celui sous lequel était placée la sainte Épine?- dont elle était sertie[49]. Ennoblissement et effet de vérité. Dans un contexte où la référence ecclésiale, de façon générale, se sécularise. De même qu'aucune note cultuelle n'affecte plus l'évocation de Saint-Jacques, Saint-Denis cesse d'être le réceptacle d'une sainteté hispanique; et la splendeur du rubis évince complètement la dépouille d'une reine dont les vertus que lui prêtait Luc paraissaient sans doute aux yeux du conseiller Jimenez de Rada coupablement monacales[50].

On voit bien ce qu'ont fait de ces deux récits, dans une première phase, les officiers réunis dans l'atelier historiographique d'Alphonse X. Selon leur pratique habituelle[51], ils se sont d'abord efforcés de les assembler l'un à l'autre aussi complètement que possible. Pour les harmoniser, cependant, ils ont dû faire des choix. En cas de contradiction, ils ont choisi en règle les leçons du *De rebus*: l'espace, castillan, où se déroule l'essentiel de l'épisode; la définition, non plus ethnique mais territoriale, des acteurs politiques. Ceci s'accordait parfaitement avec les conceptions d'Alphonse X, lequel plaçait en Castille le centre de sustentation de son royaume et s'efforçait de faire prévaloir une définition territoriale («naturelle») de la dépendance[52]. Comme Rodrigue, mais aussi selon un critère qui leur est coutumier, ils expurgent le *Chronicon* des propos malséants tenus sur les rois. Point de mise en cause du respect qu'Alphonse inspirait à ses sujets, et dans le cas de Louis, point de drame d'alcôve. En revanche, les paroles du comte de Barcelone, un peu fortes, pourtant, puisqu'elles renferment une sorte de défi lancé en présence du roi sans consultation préalable, ne les ont pas choqués. Les *Sept parties*, qui, sur ce point, étaient tout à fait claires quant au ret («*riepto*»), étaient, il est vrai, moins précises dans le cas du défi («*desafiamiento*»)[53]. De Luc, les historiographes alphonsins conservent surtout, et amplifient, ce qui leur semblait le plus précieux: l'image impériale d'Alphonse VII. Le mot «empereur» revient souvent sous leur plume, non plus seulement comme une sorte de pseudonyme, mais comme un *titre,* accolé au nom Alphonse ou attribué par le comte de Barcelone au seigneur qu'il se reconnaît. Il dénote donc une fonction véritable et un authentique pouvoir. L'«impératrice», du même coup, réapparaît. Enfin, les auteurs rétablissent -Rodrigue l'avait supprimé- et mettent en relief, en le plaçant au terme d'un chapitre impliquant le roi de France et en le dépouillant de toute considération ecclésiale et charitable, un passage de Luc où celui-ci, faisant l'éloge d'Alphonse VII, s'attardait sur l'autorité impériale qu'il avait exercée sur la plupart des pouvoirs péninsulaires,

---

[49]Montesquiou-Fezensac (B. de) et Gaborit-Chopin (D.), *Le Trésor de Saint-Denis*, 3 t., Paris, 1977, 3, p.106-108.

[50]Les sources historiographiques françaises, dont Rodrigue a peut-être eu connaissance, ne disaient rien, il est vrai, de l'ensevelissement d'Élisabeth à Saint-Denis.

[51]Sur les méthodes compilatoires des historiographes alphonsins, Martin (G.), *Les Juges de Castille*..., p. 331-333, et «Compilation (cinq procédures fondamentales)» in *Histoires de l'Espagne médiévale*...

[52]Cf. Martin (G.), «Le pouvoir historiographique...», in *Histoires de l'Espagne médiévale*..., et «Alphonse X ou la science politique (*Septénaire*, 1-11)», *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 20, 1996, p. 7-33.

[53]Le défi devait seulement être lancé en cour ou devant témoins (7, 11, 3); le ret ne pouvait se faire qu'après consultation du roi et échec d'une tentative de conciliation (7, 3, 4). En réalité, il s'agit plutôt ici d'une menace, d'un défi ou d'un ret conditionnels.

chrétiens et maures, ainsi que sur la justice et la prospérité dans lesquelles il avait tenu ses vassaux[54]. Chacun -Alphonse X le premier- pouvait y reconnaître le reflet des aspirations hégémoniques et l'image «droiturière» du nouvel empereur «espagnol». Quant à l'évocation de Saint-Denis, les historiens maintiennent du *De rebus* le rubis et la sainte Couronne et du *Chronicon* l'ensevelissement d'Élisabeth. Concernant les premiers, toutefois, l'emploi d'un pluriel («la couronne *des épines*») ainsi que les déterminations appuyées que reçoit ici le précieux objet («la couronne *des* épines de notre Seigneur *Jésus-Christ*») pourraient faire songer que, trois décennies après l'arrivée en France et l'enchâssement à Paris (1239-1248) de la Couronne d'épines achetée par Louis IX à l'empereur de Constantinople, les historiens alphonsins ont cru ou ont voulu faire croire que c'est de cette divine relique, et non du reliquaire, qu'il s'était agi. Confusion ou supercherie, la valeur du rubis s'en trouverait encore accrue dans leur récit. Quant à Élisabeth, «sainte reine» naguère et ici «sainte» tout court, si sa mémoire grandit, l'expression de la sainteté de son existence, sans être tout à fait gommée, comme dans le *De rebus*, prend néanmoins des couleurs moins ascétiques que dans le *Chronicon*. Au total: pondération d'une source par l'autre, polissage des arêtes trop vives des propos antérieurs et mise en exergue de la splendeur impériale d'un ancêtre du roi espagnol des Romains. Rien de bien nouveau ni de bien audacieux.

La reconstruction à laquelle se livrent, à partir de ces trois textes, les auteurs de la version «amplifiée» de l'*Histoire d'Espagne*, si elle n'est pas exempte de naïveté, n'en demeure pas moins, en revanche, admirable. Comme les premiers compilateurs alphonsins, comme Rodrigue, ils effacent ou atténuent les propos de Luc susceptibles de porter atteinte à l'image de la royauté. Les «losengiers» français ne disent rien de l'empereur. Si, entre Louis et Élisabeth, le texte laisse transparaître des tensions amoureuses -«Et dès lors il tint pour bien meilleur et bien plus haut *qu'il ne le faisait auparavant* le fait d'Élisabeth, sa femme, et le roi Louis et toute la France la prisèrent et l'honorèrent et eurent plus grande vergogne envers elle *désormais*»-, celles-ci sont maintenues dans l'ordre socio-moral de l'estime et de l'honneur. Avec Rodrigue encore, mais cette fois à la différence de leurs prédécesseurs immédiats, nos auteurs améliorent conjointement l'image de la noblesse. Le comte de Barcelone, ici, reste muet, ce qui a pour double effet d'évacuer la part d'outrance de ses propos et de grandir l'empereur, qui ne se trouve pas flétri de devoir la souffrir. D'autre part, nos historiens, fidèles à l'idéologie alphonsine d'une définition par le sol de la dépendance, gardent de Rodrigue et de leurs immédiats prédécesseurs l'appréhension territoriale, et non ethnique, des entités politiques en présence. Mais ils la nuancent en conservant de Luc l'accentuation pan-hispanique de l'autorité impériale

---

[54]«Tantum illi Dominus gratiam & gloriam contulit, ut omnes Hispaniarum Reges & Principes Christiani, & barbari suo imperio se subderent. Etenim Rex Garsia de Navarra & Raymundus comes Barchilonensis, quit tunc Aragonense regebat regnum, & Reges Sarracenorum scilicet Abephandil, & Zaphadola, & Rex Lupus uno & eodem tempore eius vassalli fuerunt. In tanto imperii culmine sublimatus nunquam aliquem subditum oppressit, sed multos de thesauris suis gloriose ditavit, & libertates & immunitates ecclesiis & oppressis pauperibus contulit.», édition de référence, p. 104. Dans le *Chronicon*, la situation du passage est moins stratégique: il fait suite à la prise de Baeza et à la restauration des biens de Saint-Isidore, et précède l'exécution d'une «justice» royale en Galice à laquelle succède la venue du roi de France en Espagne (p. 104-105).

d'Alphonse VII. Si l'espace politique où cette autorité s'exerce reste ancré, par les cités que le récit principalement sollicite, dans l'aire castillane qui était celle de Rodrigue, il semble s'étendre, comme pour Luc et plus nettement que pour les premiers compilateurs alphonsins -parce que sa conception est désormais plus «territoriale» que féodale- à l'ensemble de la Péninsule. La «terre» de l'empereur, celle que nos auteurs confrontent à la «terre» du roi de France, c'est désormais (toute) l'Espagne. Comment n'y pas reconnaître, plus appuyé encore, un trait de mentalité politique d'Alphonse X: l'hégémonie péninsulaire qu'il prétendit toujours assurer, et marqua sous bien des formes dans ses oeuvres, à la royauté castillane? Parallèlement, les auteurs de notre fragment rétablissent aussi du *Chronicon* l'exaltation du sentiment patriotique espagnol et une forme de dégradation de l'image de la France. Dans leur récit, Louis VII n'est pas loin d'apparaître comme un benet qui, transporté ici et là au gré des décisions de l'empereur, s'extasie à tout propos des richesses, des fastes et autres «noblesses» déployées par Alphonse et son entourage. Le rôle joué par Philippe le Hardi puis par Philippe le Bel en faveur des rivaux de Sanche à la succession royale, les infants de la Cerda[55], n'est sans doute pas étranger à ces touches francophobes.

L'essentiel, toutefois, n'est pas là, mais dans un dispositif majeur, créé, cette fois, par nos auteurs, et qui vise à relever, bien au-dessus de toutes les versions antérieures de l'épisode, le prestige impérial d'Alphonse VII. Plus encore que chez leurs devanciers alphonsins le mot «empereur» est par eux répété et employé comme un titre véritable, dénotant d'authentiques prérogatives. Par une forme de retour aux sources notariales, Alphonse est d'ailleurs qualifié pour la première fois d'«empereur des Espagnes»[56]. La réélaboration, cependant, est bien plus habile et profonde. L'apparition des fils de l'empereur, qualifiés précocément -le partage de l'«empire» à peine stipulé[57]- de «rois» de Castille et de León, aux côtés du roi de Navarre, l'amplification et la multiplication des évocations de l'«impératrice», désignée ici le plus souvent par son seul titre, et pourvue elle-même d'une «maison» où figurent «reines» et «filles de rois», contribuent à ravaler Louis VII au rang d'une «société royale» hautement dominée par un empereur dont le lecteur aurait tôt fait d'oublier qu'il l'est seulement des Espagnes et non pas d'Occident. L'opération était préparée, au chapitre 974, par le récit d'un événement auquel, après Luc et Rodrigue, les historiographes alphonsins ne consacraient qu'une courte phrase[58], et dont notre version de l'*Histoire* offre,

---

[55]Martin (G.), *Les Juges de Castille*..., p. 319-320 et 461-462.

[56]Dans la documentation royale, Alphonse VII est tour à tour désigné comme «Imperator (totus) Hispaniae» ou comme «Hispaniarum Imperator» [cf. García de Cortazar (J. A.), *Nueva historia de España en sus textos*, Pico Sacro, Saint-Jacques de Compostelle, 1975, par exemple p. 516, et Ocejo Gonzalo (I.), *Documentación del monasterio de San Salvador de Oña...*, par exemple p. 45].

[57]La partition de son royaume par Alphonse VII est décrite au chapitre 976. En la circonstance, le mot «imperium» était employé par Luc (voir fragment cité). Rodrigue employait quant à lui «imperium» dans le libellé du chapitre, mais «regnum» dans son texte (éd. de réf., p. 153-154). La *Chronique de vingt rois* (éd. de réf., p. 263) et la *Chronique de Castille* (ms. de réf., fol. 122 v°a), témoignant qu'il en était de même dans leur archétype alphonsin, donnent toutes deux «*reyno(s)*».

[58]*Chronicon*, éd. de réf., p. 103: «[Adefonsus] fecit etiam congregari Episcopos & omnes Barones regni sui in Legione, & imponere sibi coronam secundum legem Dei, & consuetudinem regum priorum. Ab illa die vocatus est Imperator Hispaniae & dilexit iustitiam, & gloriose dotavit Ecclesias imperii sui.»; *De rebus Hispaniae*, éd. de réf., p. 153b-154a: «Post

au contraire, une description de la plus haute solennité: le couronnement impérial d'Alphonse, effectué avec «tout l'apparat dû aux empereurs» et validé par le saint pontife[59]. Voilà qui nous porte bien loin de la conception léonaise de l'empire hispanique, fondée sur la prééminence des rois néo-gothiques de León, bien au delà même de l'expansion féodale de l'autorité d'Alphonse à toute la Péninsule qu'avaient esquissée les premiers compilateurs alphonsins. L'autorité d'Alphonse s'apparente bien plutôt ici, dans le fil, cette fois, de la tradition romaine et germanique, à une dignité impériale qui rayonne du haut de la pyramide des pouvoirs laïques et chapeaute princes et rois. A cet égard aussi, il faudra réviser l'opinion que l'on se fait habituellement de Sanche IV. Étrangement, alors que ce roi fut porté sur le trône par la vague des opposants à la politique impériale de son père, c'est sous son règne que fut conçue et officialisée dans un manuscrit royal la version la plus purement impériale de notre épisode.

Le travail de réécriture auquel nous assistons déborde donc largement les frontières d'une «amplification rhétorique». Il dépasse même la simple manipulation de sources. En effet, les auteurs de notre version de l'*Histoire* -je serais partisan, pour lui rendre sa dignité et la distinguer ainsi des *versions alphonsines* («concise» et «critique»), de l'appeler désormais «version sancienne», ou «continuation royale tolédane» de l'*Histoire d'Espagne*-, ne se bornent pas à infléchir subrepticement dans le sens de leurs propres conceptions la production de leurs prédécesseurs. Ils élaborent aussi des dispositifs originaux. Parmi ceux-ci, il en est qui ouvrent de nouveaux champs de signification à l'épisode. Ils concernent, non plus les relations hispano-françaises, ni quelque aspiration à l'empire d'Occident ou à l'hégémonie du royaume de Castille en Espagne, mais l'ordre politique intérieur du royaume castillan[60].

On observe, par exemple, ce trait -fidèle, à son tour, aux conceptions d'un roi qui avait consacré la plus grande énergie à l'élaboration du droit royal- qui fait qu'à telle ou telle occasion, et elles ne sont pas rares, apparaît un propos -j'emploie le terme dans un sens laïque- légaliste. Évocation (même floue et allusive) des obligations du roi en pélerinage, rappel du devoir de service des riches hommes et des chevaliers, arguties concernant le partage des prérogatives royales entre l'empereur et ses héritiers, solennité nouvelle des déclarations de Louis VII «devant» la cour de Tolède, soulignement du statut de «femme légitime» d'Élisabeth, le droit s'entête à circonvenir la conscience

---

haec rediens Legionem, imposuit sibi imperii diadema, et vocatus fuit deinceps Imperator.»; *Chronique de vingt rois*, éd. de réf., p. 263b: «Des y don Alfonso, rey d'España, tornóse para León e puso corona de enperador en su cabeça e fízose llamar de allí adelante enperador.». La *Chronique de Castille* (ms. B. N. de Paris Esp 12, fol. 122v°a) est encore plus laconique: «E desy don alfonso rey de espanna tornose para leon & pusose corona de enperador». Les splendeurs et la légitimation du couronnement impérial d'Alphonse VII occupent une colonne entière de l'édition de la version dite «amplifiée» (Menéndez Pidal, *Primera crónica...*, 2, p. 654).

[59]Cf. Martin (G.), *Les juges de Castille*..., p. 336 et notes correspondantes. Les auteurs de la version «amplifiée» de l'*Histoire d'Espagne* reprennent, ici encore, quelques éléments de la *Chronica Adefonsi Imperatoris* (éd. de réf., p. 54-56), mais surtout ils inventent et créent un récit profondément original. Dans cet épisode aussi, l'archevêque de Tolède joue un rôle qu'aucune oeuvre antérieure ne lui prêtait...

[60]Au risque de lasser, je dois dire ici encore que cette dimension de l'oeuvre de nos auteurs est également sensible dans le traitement qu'ils font de la Légende des juges de Castille (Martin, *op. cit*., p. 359-383).

des lecteurs. Sous ce rapport, toutefois, on notera une différence essentielle entre les conceptions de nos auteurs et celles d'Alphonse X. Allusion critique au comportement d'Alphonse dans la dernière décennie de son règne ou divergence juridique de fond quant au régime de la succession royale, la parfaite entente de l'empereur avec ses deux fils -ils ont les mêmes noms que ceux du roi Sage- repose sur le partage de l'empire et l'association étroite des héritiers, du vivant de leur père, à l'exercice du pouvoir. Depuis Ferdinand III la succession royale en Castille et en León rejetait le partage, et Alphonse X était allé plus loin que tous ses aïeux pour regrouper l'héritage dans le fils aîné[61]. Dont acte.

Un autre apport important à la tradition tient à la représentation de la société politique. J'ai noté plus haut que le mutisme du comte de Barcelone sauvait, d'une certaine façon, l'image de la noblesse en même temps qu'il grandissait l'image de la royauté. Ce point, en réalité, relève d'un dispositif d'ensemble[62]. Une place plus que jamais brillante et flatteuse est faite par nos auteurs à la chevalerie. Les fils d'Alphonse, dès leur première mention, sont qualifiés de «grands et très vaillants chevaliers». Dans le cortège impérial règne en souveraine une chevalerie nombreuse, jeune et prospère qui vient quelquefois à la suite des rois, des comtes et des riches hommes, mais qui les englobe aussi parfois: «le roi Louis voulut se recommander à la grâce de l'empereur et des rois ses fils et du roi de Navarre et des autres *chevaliers*». Manifestement, nous sommes en présence d'une nouvelle appréhension, chevaleresque, de l'aristocratie. A son tour, ce trait correspond à une orientation lancée en Castille par Alphonse X; mais, cette fois, à une orientation que ses successeurs -on le sait d'Alphonse XI, on le constate ici pour Sanche IV- s'employèrent à amplifier: l'union idéale du groupe aristocratique et du roi dans une nouvelle définition, désormais moins fonctionnelle que «statutaire», d'une chevalerie dont le roi est le «chef»[63]. Autre nouveauté: aux côtés de cette chevalerie, l'Église. Venant alternativement devant celle-là ou à sa suite, toujours un peu obscurcie par son intense rayonnement. Mais formant avec elle le tableau d'une élite parfaitement partitionnée et hiérarchisée, toute regroupée dans le service de l'empereur. Quelle impression en garder? D'un côté, l'empereur -le roi, en vérité, au plan de cette sémantique politique interne- semble comme empêtré dans ces puissances secondes :

---

[61]Mes observation concordent avec l'analyse faite par Inés Fernández-Ordóñez dans un article à paraître où elle montre que les auteurs de la version «amplifiée» ne sont pas hostiles au principe de la division du royaume entre héritiers («Variación en el modelo historiográfico alfonsí en el siglo XIII: las versiones de la *Estoria de España*», in *El modelo historiográfico alfonsí...*, référencé en note 3, à paraître). Sur la législation d'Alphonse X concernant la succession royale, les problèmes juridiques qu'elle souleva et les troubles politiques qui s'ensuivirent, cf. Martin (G.), «Alphonse X maudit son fils», *Atalaya*, 5, 1994, p. 153-177.

[62]Ce que je mets ici en lumière affecte toute la version sancienne de l'*Histoire* et la distingue des versions alphonsines. J'en avais fait l'observation dans mon étude de la Légende des juges de Castille (*op. cit*., p. 380-383) et Inés Fernández-Ordóñez (article cité en note 61) coïncide, ici encore, avec mes conclusions.

[63]Là-dessus, Rodríguez Velasco (Jesús), «De oficio a estado: la caballería entre el *Espéculo* y *Las Siete Partidas*», *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 18-19, p. 49-77; et du même, l'ouvrage récent et en tous points admirable, *El debate sobre caballería en el siglo XV. La tratadística caballeresca castellana en su marco europeo*, Junta de Castilla y León, Salamanque, 1996, notamment, pour ce qui nous intéresse, p. 18-24.

ses fils, les prélats, la noblesse chevaleresque. Mais d'un autre côté, cette élite est exemplaire parce que, organique et ordonnée, échappant au système pervers de la «privauté» dont fait les frais le roi de France, conforme, en dernière instance, au modèle promu par la seconde des *Sept parties*, elle est formée, en ses deux grands ordres, d'«*officiers*». Ou pour forcer un peu le trait: cette élite est *domestiquée*, les servantes, autour de l'impératrice, semblant des dames, et, s'affairant autour de l'empereur et de ses fils, inquiets de bien s'acquitter de leurs «offices», les chevaliers et les prélats se voyant réduits à «tenir» la «maison» impériale. Sans doute touchons-nous là le coeur de ce qui se construit, dans la cathédrale de Tolède, d'un imaginaire politique au service de Sanche IV. Un imaginaire à la mesure de ce qu'était son archevêque, Gonzague Pérez (ou Garcia?) Gudiel[64], d'abord proche conseiller d'Alphonse X, puis, voyant la royauté en perdition, partisan de l'infant Sanche avant de revenir finalement dans le groupe des fidèles du vieux roi[65]. Un serviteur rigoureux de la royauté; mais qui n'ignorait rien -les déchirements de la fin du règne d'Alphonse l'en avaient amplement instruit- des égards que celle-ci devait témoigner aux autres puissances du royaume. Défendant avec des accents alphonsins le pouvoir royal, notre texte montre autour du roi, faisant corps avec lui, la puissance dévouée mais en soi magnifique et redoutable de la noblesse. Derrière les mots, on entrevoit dans les faits une royauté encadrée. Mais ces mêmes mots construisent obstinément le modèle à suivre d'une royauté qui encadre. Tel est, me semble-t-il le contexte et l'enjeu où l'idéologie politique de Sanche IV, avec ses propres nuances et sa propre histoire, s'inscrit fondamentalement, au contraire de ce que l'on entend, dans le prolongement de celle d'Alphonse X[66].

Au titre de sa signification sociopolitique, notre fragment témoigne fort bien du tournant que, par rapport à Luc, par rapport à Rodrigue, a pris l'historiographie royale castillane sous Alphonse X[67] et sous ses successeurs. Jusqu'à eux, l'histoire a surtout été conçue par les clercs pour instruire le roi des fondements historiques et doctrinaux de son pouvoir. Désormais, l'histoire émane de la royauté et se destine à l'enseignement des élites. L'adoption de la langue vernaculaire n'en est pas le seul signe. L'écriture aussi a changé. Au discours objectif, à l'appréhension extérieure, seulement informative et logique des historiens de la première moitié du siècle, succède un nouvel imaginaire et un nouveau discours. Le détail quotidien ou festif, l'élargissement de la vision à une multitude de personnages, souvent périphériques, et, surtout, la

---

[64]A partir de 1286, Gonzague est membre de la curie romaine. Mais ses fonctions archiépiscopales sont exercées, jusqu'en 1298, par son neveu -et homonyme?- Gonzague Garcia, évêque de Cuenca (Orduna, «La elite intelectual...», *op. cit*., p. 54-55).

[65]Gonzague fut notaire puis grand chancelier d'Alphonse le Sage. Il continua d'exercer (effectivement) la fonction de grand chancelier sous Sanche IV. Tout son entourage est alors étroitement lié à la chancellerie royale (Orduna, *ibid*., p. 55-56). Sur le comportement politique de Gonzague Pérez (ou Garcia) Gudiel dans les années 1282-1284, cf. Ballesteros Beretta, *Alfonso X el Sabio*, El Albir, Barcelone, 1984 (1ère éd., 1963), p. 984, 1046. A peine postérieur à la rédaction de cet article, et arrivant sur ce point aux mêmes conclusions, paraissait en 1996 celui de Peter Linehan «From chronicle to history : concerning the *Estoria de España* and its principal sources», in A. DEYERMOND éd., *Historical literature in medieval Iberia*, Londres, 1996, p. 7-33.

[66]J'indiquais la même chose dans *Les juges*..., p. 324 et 380-383.

[67]Martin (G.), «Le pouvoir historiographique...», *vid*. n. 1. La loi 20 du titre 21 de la seconde des *Sept parties* compte l'historiographie parmi les lectures bénéfiques aux jeunes chevaliers [López (G.), *Las Siete Partidas*, 1, 2de *partie*, p. 75a].

pénétration de l'intimité des acteurs, ce voyage intérieur que nous offre le récit parmi leurs sentiments, leurs réflexions, leurs desseins, l'entrecroisement, donc, des points de vue du narrateur et des acteurs, font entrer le romanesque dans l'histoire. L'oeuvre des officiers d'Alphonse X, et plus encore sa révision et son prolongement par leurs premiers successeurs, représentent ainsi une histoire qui brise les digues d'un domaine de spécialistes pour s'ouvrir à un public plus large: celui, en toute première instance, des hommes qui sont en place de forger l'État que les rois imaginent.

Qu'en est-il, dans ce nouveau contexte, de l'abbaye de Saint-Denis? Pour périphérique qu'il puisse désormais paraître, le thème reçoit un traitement très novateur, étroitement ajusté aux significations que j'ai mises à jour et notamment au regain d'une accentuation anti-française. Dans ce texte où constamment s'exprime l'équilibre, l'harmonie, la prospérité et une représentation hyperbolique des noblesses de l'empire d'Espagne, tout est magnifié. Pour plus d'honneur fait à Élisabeth, l'abbaye de Saint-Denis, dont les historiens se souviennent sans doute qu'y sont ensevelis les rois français, est désignée comme «la plus honorable sépulture de France». Mais surtout, par une trahison de propos et un détournement de sens proprement invraisemblables, la Couronne d'épines, en tant que relique possédée par la royauté française, disparaît, tandis qu'à l'inverse l'escarboucle espagnole devient relique divine: «Mais (l'archevêque) dit aussi que le roi Louis ne voulut prendre aucun de ces dons, sinon *une escarboucle qui était de celles qui furent en la couronne d'épines que l'on posa sur la tête de Jésus Christ le jour de sa passion*. Et le roi Louis prit seulement cette pierre parmi tous les dons de l'empereur Alphonse, et il emmena celle-ci et *la mit sur l'autel et parmi les reliques de Saint-Denis de France*». La valorisation à outrance des excellences espagnoles relativement à un royaume de France dégradé trouve son expression la plus puissante dans cette pierre qui accède à la dignité des reliques les plus sacrées tandis que l'ombre tombe sur la sainte Couronne du Christ. L'Espagne impériale ne brille plus, à Saint-Denis comme en Occident, seulement des feux de sa richesse. Éclipsant la France, elle y rayonne de la splendeur spirituelle de son reliquaire divin.

Le suivi, parmi les grandes oeuvres historiographiques castillano-léonaises du XIIIe siècle, du récit de la venue du roi Louis VII en Espagne et du destin dionysien d'une escarboucle espagnole nous a permis de constater, une fois encore, combien l'historiographie est, au Moyen Age, un lieu important d'illustration et de promotion des idéaux politiques. En Espagne, où les traités tardent à éclore, plus peut-être qu'ailleurs, l'historiographie doit être regardée comme le terrain privilégié d'une histoire des idées politiques, au moins pour la période antérieure et immédiatement postérieure à la rédaction des *Sept parties*. Mais ce parcours apprend en outre deux choses aux spécialistes. D'abord, le lieu de rédaction (la cathédrale de Tolède, sous l'épiscopat de Gonzague Pérez Gudiel) et la valeur (elle est le fruit d'un travail minutieux et raisonné) de la version sancienne de l'*Histoire d'Espagne*. Ensuite, l'existence, au service de Sanche IV, d'un foyer de création idéologique très fortement imprégné des conceptions politiques d'Alphonse X. S'il cessa peut-être de rémunérer des officiers culturels, Sanche ne se détourna pas des enjeux idéaux. Peut-être, simplement, rendit-il à l'Église sa fonction traditionnelle. Mais celle-ci, pour autant, n'en revint pas à des modèles idéologiques anciens.

Et dès lors, celui qui oeuvra, aux côtés d'élites traditionalistes, à écarter son père du pouvoir, ne fut nullement, une fois son pouvoir installé, étranger à la lignée idéologique des gouvernants qui, (au moins) jusqu'à Alphonse XI, et en passant par María de Molina, femme de Sanche et deux fois régente de Castille, prolongèrent l'idéal alphonsin.

Georges MARTIN